

Amélie Michel (dir.) (2021). *Intertextualités francophones*.
Québec : Les Presses de l'Université Laval. 136 pages

Corina Crainic

Volume 51, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097555ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097555ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (imprimé)

1712-2139 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crainic, C. (2020). Compte rendu de [Amélie Michel (dir.) (2021). *Intertextualités francophones*. Québec : Les Presses de l'Université Laval. 136 pages]. *Revue de l'Université de Moncton*, 51(1), 71–76. <https://doi.org/10.7202/1097555ar>

RECENSION

Amélie Michel (dir.) (2021). *Intertextualités francophones*. Québec : Les Presses de l'Université Laval. 136 pages.

Corina Crainic

Université de Moncton

Dirigé par Amélie Michel, l'ouvrage collectif intitulé *Intertextualités francophones* réunit des articles dédiés à la complexité des liens littéraires, esthétiques et philosophiques qui existent entre certaines œuvres littéraires et celles de philosophes et romanciers aussi divers que Platon, Michel Foucault, Victor Segalen, Jacques Derrida, Samuel Beckett, Jacques Roumain, Franz Kafka, Paul Ricœur et Gabriel Marcel. Ces liens, connivences et prises de distance témoignent d'une intertextualité saisie à la fois comme hommage, critique et volonté de resémantisation. Ils innervent des romans tels qu'*Un dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau, *Le scribe et son ombre* d'Abdelkébir Khatibi, *Balles d'or* de Guy Tirolien, *Elle sera de jaspé et de corail (journal d'une misovire...)* de Werewere Liking, *Un temps de saison* de Marie Ndiaye, *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane. Ces œuvres composent plus souvent qu'autrement avec un legs colonial dont les narrateurs déplorent les effets néfastes, qui se manifestent dans les sphères de l'imaginaire et des pulsions vitales, tout comme au niveau sociopolitique et, bien sûr, économique. Au-delà de l'analyse de motifs littéraires envisagés avec tout autant de tendresse que d'incrédulité ou même de répulsion, les articles font état de l'insertion de rythmes musicaux, de références bibliques et d'affinités idéologiques, comme autant de pratiques intertextuelles valables. Maintes réflexions sont évoquées par la directrice du collectif, dont celles de Marc Angenot¹, Jacques Dubois² et Nathalie Piégay-Gros³, pour n'en nommer que quelques-unes. Les articles proposent également des structures théoriques variées et convaincantes, qui permettent de saisir les jeux des sens, empruntés, dénaturés ou réinventés selon les lois des imbrications

intertextuelles. Celles-ci exposent leur richesse trouble, à la manière de miroirs où se reflètent et se déforment les pensées croisées au gré des rencontres et accords esthétiques.

Notons toutefois que si l'appareil théorique appuie des analyses des plus pertinentes, certaines références sont mises à contribution de manière récurrente. Il en est ainsi de la référence à Julia Kristeva qui explique que « tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte⁴ ». En effet, les deux composantes de la proposition, retenues dès l'introduction, sont reprises par la suite dans cinq des six articles offerts. D'autres travaux sont également cités à profusion, dont « La stratégie de la forme » de Laurent Jenny⁵. Quatre articles y ont recours, en plus de l'introduction. L'ensemble révèle ainsi une tonalité quelque peu scolaire alors que les analyses sont par ailleurs excellentes. Enfin, une dernière réserve peut être exprimée quant à l'absence de réflexion autour de l'œuvre littéraire « francophone » et des acceptions qui seraient éventuellement privilégiées en ce contexte. Faut-il penser au terme critiqué depuis longtemps déjà, du fait de ses connivences avec une France coloniale où francophonie peut rimer avec marginalité? S'agit-il d'analyses d'œuvres ayant comme dénominateur commun l'emploi du français? S'il est évident que ce n'est pas de ce dernier cas de figure qu'il est question, une discussion aurait été la bienvenue. Cela dit, une conviction demeure : nous sommes en présence de contributions incontournables, qui examinent adroitement les rouages du jeu intertextuel.

Le premier article de l'ouvrage, « Intertexte biblique et religieux dans *Un dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau » de Valeria Liljesthröm, s'appuie sur les définitions de Mikhaïl Bakhtine, selon lesquelles le travail du romancier relève du « dialogue social ». Celui-ci permettrait de déconstruire et réorienter des idées, idéaux ou croyances afin d'en démontrer la portée et, en l'occurrence, l'hypocrisie. Il est possible de comprendre que le contexte de l'habitation esclavagiste met à profit le discours religieux afin d'exercer une influence supplémentaire sur des êtres humains pourtant déjà captifs. Les tenants de l'ordre colonial, dont le Maître de l'Habitation Gaschette, s'assurent une mainmise presque complète sur des femmes et des hommes dominés aussi par un imaginaire chrétien, détourné de ce que l'auteure décrit comme son intention première. Loin de promouvoir l'égalité, l'amour du prochain ou encore la charité, cet imaginaire serait ainsi dénaturé par un personnage qui y voit la justification

de ses entreprises cruelles. À l'évidence, la structure socioéconomique qui le soutient est donc à démanteler. L'auteur de l'article le démontre bien, c'est précisément le projet du narrateur démultiplié. En décrivant la mauvaise foi du Maître d'une manière faussement naïve, il participe d'une révolte tout aussi subtile qu'efficace. D'autres voix narratives sont analysées dont celle du personnage de L'Oubliée, incarnation de l'innocence et de la pureté mais aussi d'une force hors du commun. L'article rend également compte de la liberté à laquelle la jeune femme goûte pendant ses jours de repos. Il associe étroitement la prescription religieuse du répit au rythme du travail de l'esclave. Cette pause, à observer en principe en guise de respect envers la création divine, devient une preuve supplémentaire de l'iniquité du système esclavagiste. Le pari est gagné : le dialogue établi par Liljesthröm entre préceptes et réalité illustre la logique aberrante de cet univers singulier.

La contribution de Yasmina Sévigny-Côté, « "Se révéler à soi comme étranger". Intertextualité et autobiographie intellectuelle dans le *Scribe et son ombre* d'Abdelkébir Khatibi », permet de réfléchir davantage à l'importance des apports intertextuels dans le cadre d'un projet autobiographique. Celui-ci se nourrirait alors de la parole de l'Autre afin de se dire tel qu'il est ou tel qu'il se perçoit, c'est-à-dire comme un ensemble de sensibilités diverses, éclaté comme la mosaïque qu'évoque Kristeva. Il ne relèverait pas pour autant de l'incohérence mais bien d'une volonté de prendre en compte la part Autre de Soi. L'auteur procède à la description des nombreux échanges, appropriations et modifications de propos de professeurs, amis, écrivains et collaborateurs de Khatibi. Ceux-ci lui assureraient l'accès à une lucidité indispensable, la sensibilité humaine ne pouvant être saisie sans y avoir recours. La pratique intertextuelle permettrait ainsi de tenir à distance la part mensongère de la relation à Soi. La part lacunaire de cette relation de première importance serait dépassée, comme devraient d'ailleurs l'être les distinctions binaires et, selon lui, factices. Les tracés plus intransigeants entre genres littéraires, vérité et mensonge et même « Occident » et « Orient », seraient alors appelés à s'estomper, exprimant ainsi l'exigence d'un auteur assuré de l'importance du doute et des questions auxquelles il peut présider.

« Les jeux intertextuels dans *Balles d'or* de Guy Tirolien » est présenté par Maëva Archimède comme l'occasion d'interroger la richesse de l'intertextualité dans un contexte littéraire où s'inscrivent des exigences

d'ordre poétique et social. L'auteur du recueil aurait recours à la parole de l'Autre ou, pour employer l'expression retenue ici, son « dire », afin d'établir un dialogue fructueux en contexte littéraire mais aussi, et peut-être surtout, démontrer les rouages d'un imaginaire développé en contexte colonial. Ce dialogue en appellerait à la « reconstruction culturelle » sur fond de libération des héritages aliénants, dont le discours doudouiste⁶ et les images insultantes apposées sur des personnes dont on occulte les aspirations et la colère. Ces images – l'auteure sélectionne « le piment des baisers », « l'haleine des suaves alizés », « les doudous de miel » – serviraient alors à mieux comprendre les effets de la simplification de la figure de la femme. Archimède ne néglige pas l'influence éventuelle de divers artistes qui séjournent à Paris en même temps que Guy Tirolien ni l'importance des courants de pensée marxistes. Elle ne néglige pas non plus des œuvres telles que *Pigments* de Léon-Gontran Damas et *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, horizons marquants pour toute une génération d'écrivains préoccupés par la situation déplorable des anciennes colonies, devenues des collectivités à statut unique. Enfin, elle analyse avec brio l'aspect astucieux et ludique des procédés de réappropriation culturelle, qui permettent de subvertir certaines composantes des rites carnavalesques, dont la joie, l'exubérance et la liberté, et d'accompagner alors les exigences d'une liberté qui n'a plus à être temporaire.

Dans l'article « "Ils dialogueront avec le souffle de vie..." Hybridité des formes et renouvellement du langage dans *Elle sera de jaspe et de corail* (journal d'une misovire...) de Werewere Liking », Stéphanie Leclerc-Audet développe l'argumentation à la lumière du propos de Nathalie Limat-Letellier. Dans l'article « Historique du concept d'intertextualité », cette dernière explique qu'un texte peut mettre à profit le théâtre, les arts plastiques, l'opéra ou d'autres « sources culturelles » afin de créer un ensemble hétérogène qui interpelle. Loin d'être agencées à la manière de voix disparates, ces sources seraient alors à même de donner vie à un univers tout personnel, où s'immisce une certaine critique de la condition de la femme et d'une Afrique qui ploie sous le poids d'images néfastes. Puisant librement aux injonctions du chant et du journal intime, au récit biblique et à divers ouvrages sociologiques, l'univers romanesque devient un terrain de combat contre les idées reçues. Leclerc-Audet explique également que cette œuvre ne fait pas l'économie de l'intertexte littéraire. Cheikh Hamidou Kane, Léopold Sédar Senghor, Marcel Proust, André

Gide et Samuel Beckett sont autant de présences importantes, qu'elles relèvent de la ténuité ou encore de l'évidence. L'œuvre de Liking en deviendrait un « chant-roman » attristé par les violences subies, féminité et africanité participant d'un assujettissement à refuser enfin.

Anne-Sophie Boudreau propose un article quelque peu différent des précédents. Le titre, « L'intertextualité comme vecteur d'étrangeté dans *Le Procès* de Franz Kafka et *Un temps de saison* de Marie Ndiaye », laisse entendre qu'il s'agit ici d'un compagnonnage littéraire. Cela dit, ce sont bien les échos du *Procès* qui s'insinuent dans *Un temps de saison*, d'une manière qui n'est bien sûr pas fortuite. Les motifs qui traversent la trame romanesque de Kafka y sont décrits comme des emprunts que la logique nouvelle emploierait comme toile de fond des plus intéressantes. L'œuvre de Ndiaye puise là une idée, une question, un personnage également, tendus vers un même but : la mise en lumière de l'absurdité de l'existence. Cela dit, si dans le premier cas c'est par la lutte contre un contexte affolant que l'être humain exprime son désir de libération, dans le deuxième, c'est plutôt la sérénité qui mobilise ses forces. Autre modification du motif originel mise en lumière par Boudreau, Herman lutte contre les conventions, la société en général agissant comme gardienne d'un conformisme intransigeant et ultimement mortifère. Or, l'auteure le rappelle, Joseph K. s'insurge principalement contre le système judiciaire. Ce système pourrait aussi être envisagé comme une métaphore des tentatives de simplification et de rejet de la complexité, à l'œuvre dans une société intransigente. Il serait juste de souligner que les choix opérés dans *Un temps de saison* permettent d'associer de manière plus explicite l'altérité à une définition dysphorique qui menace à bien des niveaux. Enfin, l'analyse rend compte de la manière dont les écarts qui assurent au roman son originalité se soldent par un échec similaire à celui de Joseph K.

En fin de parcours, Nicolas Treiber signe l'article « Prolegomènes à une critique de la raison coloniale. Cheikh Hamidou Kane, Paul Ricœur et Gabriel Marcel ». L'univers intellectuel du romancier sénégalais serait influencé par l'islam soufi mais aussi par la philosophie, *via* des penseurs tels que Paul Ricœur et Gabriel Marcel. L'expression religieuse y serait un horizon premier alors que l'intérêt envers les courants philosophiques occidentaux y deviendrait un appel aux dialogues, semblables à ceux d'Édouard Glissant et Jean Wahl ou d'Henri Bergson et Léopold Sédar Senghor. Les impératifs religieux et philosophiques correspondraient alors

à un même besoin urgent d'élucider les questions qui se posent en situation coloniale. C'est le paradoxe de l'ouverture à l'Autre qui est mis en exergue dans la mesure où il imposerait une relation déséquilibrée. Treibner discute d'ailleurs bien de l'acculturation que déplore le protagoniste de *L'Aventure ambiguë*, et en aval l'auteur du roman, aux prises avec un même sentiment d'injustice. La pensée de Ricoeur agirait comme un écho, insistant à l'instar de l'écrivain sénégalais sur l'importance d'une modification d'envergure. Une alternative à cette relation malsaine relèverait de l'échange véritable, les deux « parties » offrant ce qu'elles estiment être le plus important, recevant à leur tour et sachant surtout apprécier le don à sa juste valeur. S'il s'agit là de logiques semblables, développées peut-être à la faveur des participations à des congrès et numéros de revue, les liens à Gabriel Marcel seraient d'un autre ordre. Il s'agirait alors d'une pratique intertextuelle qui procède à une mise en accusation, l'Occident s'illustrant comme l'univers de la dépossession. Et les angoisses de l'exil ne seraient plus le seul fait de la figure de l'étranger, perdue dans les dédales de la grande cité d'une Europe inhospitalière. Treiber l'exprime à merveille : c'est plutôt de l'être humain qu'il est question, exhorté qu'il est à se plier à des exigences insensées.

¹ Angenot, M. (1983). L' "intertextualité" : enquête sur l'émergence et la diffusion d'un champ notionnel. *Revue des sciences humaines*, LX(189), 121-135.

² Dubois, J. (1973). Code, texte, métatexte. *Littérature*, 12, 3-11.

³ Piégay-Gros, N. (1996). *Introduction à l'intertextualité*. Dunod.

⁴ Kristeva, K. (1978 [1969]). Le mot, le dialogue, le roman. *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Seuil, 82-112.

⁵ Jenny, L. (1976). La stratégie de la forme. *Poétique*, 22, 257-281.

⁶ Lorna Milne définit le doudouisme comme un « exotisme [qui] s'applique surtout aux littératures et aux écrivains antillais exotistes du 19^e siècle ». Milne, L. (2006). *Patrick Chamoiseau. Espaces d'une écriture antillaise*. Rodopi, p. 12.